

eune femme rassurée, donnez-moi mon enfant que je l'embrasse une dernière fois avant de l'abandonner, peut-être pour toujours.

—Non, répondis-je, cet enfant restera chez moi, vous viendrez le voir quand vous voudrez.

Je placai l'enfant sur mon bras droit et donnant l'autre à la jeune femme, je la conduisis chez elle. En cheminant, elle me raconta que, trompée par un jeune homme, elle s'était donnée à lui, qu'il l'avait ensuite abandonnée pour aller demeurer à Montréal. Elle lui avait écrit lettres sur lettres, toutes restèrent infructueuses. Découragée de ce cruel abandon, elle s'était enfin décidée à avoir recours au crime pour mieux cacher sa honte.

Les larmes s'échappèrent de mes yeux à ce récit. J'arrivai bientôt chez elle et je la quittai.

Je revins chez moi, en emportant mon précieux fardeau. Je n'étais pas bien riche, monsieur, et bien que j'eusse déjà cinq enfants, je n'hésitai pas à adopter ce sixième que Dieu m'envoyait. Je racontai en entrant cette aventure à ma femme qui, pour toute réponse, prit l'enfant et l'embrassa en disant :

—Que Dieu soit bénî de nous envoyer un si belle ange, ce sera l'enfant du bon Dieu. C'était une jolie petite fille blonde qui avait à peine huit jours. Au lieu d'être à charge, elle ne fut qu'un joyeux passe-temps. Toute la famille l'adorait et chacun se disputait l'enfant du bon Dieu. Sa mère vint souvent la voir, et un soir elle glissa à son cou un joli collier d'or avec un médaillon renfermant le portrait d'un jeune homme : c'était celui de son père.

Louisette (nous l'appelions ainsi), grandit très-vite, et donna, dès son jeune âge, des preuves d'une grande intelligence. Nous l'aimions tout autant que nos propres enfants, et c'est à regret qu'un jour il fallut nous en séparer. Elle venait d'atteindre sa dixième année, et sa mère avait trouvé un prêtre charitable qui voulait bien se charger de son instruction. Elle entra donc aux Ursulines, et se fit bientôt remarquer par son assiduité et sa bonne conduite. Elle remporta chaque année les premiers prix de ses classes. Elle venait tous les ans passer ses vacances avec nous, et elle partageait avec mes autres enfants, les nombreux présents qu'elle recevait.

Elle sortit du couvent à 17 ans, et dès l'automne suivant, un jeune homme, très-riche, appartenant à une des premières familles de Québec, en faisait son épouse. Elle a toujours été heureuse, et son mari n'a encore qu'à se féliciter de son choix.

Mon hôte s'interrompit, et comme il ne semblait pas vouloir continuer, je lui demandai ce qu'était devenue la mère.

—La mère, poursuivit-il, est morte depuis quelques années. Le chagrin avait miné peu à peu cette faible constitution, et elle mourut deux ans après que Louisette fut entrée au couvent. Avant d'expirer, elle me donna une petite cassette en disant : Si jamais vous revoyez Georges

..., vous lui remettrez ces papiers, qui lui prouveront que, contrairement à lui, je lui suis restée fidèle.

Il y a dix ans, nous étions à parler de notre Louisette, qui venait de se marier, lorsque j'entendis frapper à la porte. J'ouvris, et un homme vêtu de deuil, jeune encore, entra.

—Vous êtes M. M...., me dit-il ?

—Oui, monsieur, répondis-je.

—C'est vous qui, un soir, avez sauvé Louisette T.... et sa mère d'une mort certaine.

—Oui, monsieur. Et comment savez-vous cela ?

—Prenez et lisez

Je pris la lettre qu'il m'offrit, elle venait de la jeune femme qui, avant de mourir, avait écrit une dernière lettre à Georges, lui racontant ce qui s'était passé, et lui demandant en finissant d'essayer à récomprendre ce dévouement.

Lorsque j'eus fini de lire, il reprit la lettre en me disant :

—Ce Georges T...., monsieur, c'est moi. J'ai été bien coupable à l'égard de Justine, mais j'ai dû obéir à des parents aveugles qui s'opposèrent constamment à mon union avec celle que je n'ai cessé un seul instant d'aimer. Je suis libre aujourd'hui, et je veux réparer mes torts en me rendant à ses dernières volontés.

Voici pour vous.... et il me donna une enveloppe cachetée de noir.

—Je voulus l'arrêter, mais il avait déjà disparu et je n'ai pu le revoir depuis. Cette enveloppe contenait deux traites de £300 sterling, sur un banquier de la ville. J'achetai avec cet argent ces deux terres que je possède aujourd'hui, et le sort m'a favorisé au point que je pourrai, à ma mort, laisser cette somme à chacun de mes enfants, sans en excepter l'enfant du bon Dieu.

J. G. BOURGET.

Québec, 8 août 1875.

RECETTES.—ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Secret pour donner aux gencives une couleur rosée et vermeille.—Corail rouge, 15 grammes ; sang-dragon, 30 grammes ; carmin fin, écorce de citron, sucre blanc, 15 grammes. On se frotte légèrement les gencives avec une brosse douce de blaireau. Cette poudre donne aux gencives une belle couleur rose et vermeille qui dure une grande partie de la journée.

Gercures ou crevasses.—Petites fentes produites tantôt par l'action du froid, tantôt par frottement ou par toute autre cause irritante. On guérit ces petites plaies par l'emploi de lotions et de pomades adoucissantes telles que l'eau d'herbes émollientes, l'eau de sureau, un mélange d'huile et de vin, le cérat de Galien, la pomade concombre, l'onguent rosat. La pomade suivante est particulièrement recommandée pour les crevasses des seins : beurre de cacao, 8 grammes, huile d'amandes douces, 4 grammes. On enduit légèrement et à plusieurs reprises dans la journée avec cette pomade, les points gercés et douloureux.

Secret pour atténuer la sueur des mains.—La sueur des mains ne peut être arrêtée sans inconvenienc pour la santé. Mais comme cette sueur est extrêmement désagréable, parce qu'elle ternit tout les ouvrages que l'on fait et salit les gants, il faut la combattre par une propreté extraordinaire qui, loin de l'arrêter, lui donne au contraire, un plus libre cours et favorise son évaporation. On se lave donc souvent les mains avec de l'eau tiède, on les essuie bien et on se les frotte avec de la pâte d'amendes en poudre très-sèche et autant de poudre d'iris de Florence ; comme cette poudre est spongieuse, elle s'en empare à mesure qu'elle sort ; par ce moyen, on lui laisse suivre son cours indispensable, sans qu'on puisse s'en apercevoir, puisque cette poudre s'en charge et tient la peau sèche, tandis que son parfum empêche l'exhalaison de cette sueur d'être désagréablement remarquée.

NOS GRAVURES

Consécration de la Basilique de Saint-Epvre

Le mercredi 7 juillet, la nouvelle basilique Saint-Epvre a été inaugurée à Nancy avec éclat.—Cet édifice est construit en forme de croix latine avec transept et chapelles rayonnantes autour du chœur. La tour principale qui surmonte la basilique s'élève à quatre-vingt sept mètres au-dessus du sol. Un campanile en rosotte se dresse au centre de la croix. Ce bel édifice a été exécuté d'après les plans de M. Morey, dont le talent et le désintéressement absolu méritent de justes éloges.—Les frais de construction se sont élevés à 2 millions, qui ont été réunis par le zèle infatigable de l'abbé Trouillet, curé de Saint-Epvre. L'empereur d'Autriche, dont la famille eut autrefois pour paroisse la nouvelle basilique, a contribué pour une large offrande à son érection.

La cérémonie de mercredi a attiré une foule nombreuse. La consécration, célébrée par Mgr. de Nancy et six autres évêques, a été suivie d'une procession brillante.

Sous un arc de verdure, érigé sur la place des Dames, viennent défilé toutes les congrégations religieuses de la Lorraine. Leurs bannières et leurs oriflammes, escortant l'*Umbellio*, insigne des basiliques romaines, étaient portés par des hérauts revêtus de costumes du quinzième siècle.

Les membres éminents du clergé, de l'armée, de l'administration, qui avaient assisté à la cérémonie, ont été réunis, le soir, au palais ducal, dans un banquet offert par la fabrique de Saint-Epvre, et dans lequel des toasts ont été portés par le président du conseil de fabrique, Mgr. de Nancy, et l'architecte de la basilique, au triomphe de la religion et à la fortune de la France.

J. L.

Japon :—Retrait du Corps d'Occupation

Le retrait du corps d'occupation franco-anglais, établi au Japon depuis les événements de l'année, est aujourd'hui un fait accompli.

Les démonstrations les plus sympathiques et les plus touchantes ont accompagné nos braves soldats jusqu'à leur embarquement. Enchantés et reconnaissants des témoignages honorables dont ils ont été l'objet, ils emportent avec eux un bon souvenir de la colonie de Yokohama.

Le 26 février, un bal avait été donné, par les résidents français et anglais réunis, aux officiers des troupes d'infanterie de marine française et du bataillon du royal-marine anglais. Le lendemain, un banquet avait été offert aux officiers et soldats.

Dans l'après-midi du 1er mars, une foule nombreuse de résidents européens de Yokohama avait envahi les quais et les abords des casernements pour accompagner les troupes jusqu'aux embarcations et leur souhaiter un heureux retour dans la patrie.

Nombre de Japonais et surtout de Japonaises étaient venus là aussi pour leur adresser leurs adieux sympathiques.

A trois heures précises, les pavillons français et anglais furent descendus des masts des campements ; les clairons sonnèrent aux champs.

Les troupes d'infanterie de marine française étaient rangées en bataille devant leur caserne ; enlevées par leur capitaine, elles saluèrent par des hourras leurs camarades du bataillon du royal-marine anglais, qui passèrent devant eux pour se rendre à leur embarcadère.

Ce fut un beau et attendrissant moment d'enthousiasme.

Les canots du navire de guerre sur rade reçurent nos soldats, qui quittèrent le sol du Japon au milieu des derniers hourras de leurs compatriotes.

Les troupes françaises s'embarquèrent sur le paquebot *Tanais*, de la Compagnie des Messageries maritimes, pour rallier le port de Saïgon.

Le bataillon du royal-marine anglais s'embarqua sur l'*Adventure*, transport de guerre qui devait l'emmener, dans le sud de l'Afrique, à Port-Natal, pour y aider à réprimer une rébellion des indigènes de cette colonie.

F.

Les Petits Amis du Molosse

Le gardien vigilant de la maison, molosse de haute taille et de superbe encolure, comme le chien du fabuliste, vient d'achever son repas. Couché dans sa niche, la tête reposant sur la large patte dont on voit saillir deux énormes griffes, notre dogue, les yeux à demi-fermés, digère et fait sa sieste.

C'est le moment qu'attendent ses petits amis du voisinage pour venir becquerer les reliefs du repas. Accoutumé à ces visites

quotidiennes, le chien semble prendre plaisir à voir picorer les oiseaux ; et, ceux-ci, hardis et familiers, n'ont point l'air de redouter ni sa griffe ni sa dent.

Les anciens de la tribu ailée s'avancent sans crainte jusque sous le souffle bruyant du muffle du chien ; les nouveaux, au contraire, se tiennent encore à une respectable distance, et ne s'hardissent que peu à peu. D'un côté, la force, calme, tranquille, sûre d'elle-même ; de l'autre, la grâce, l'élégance, mobile et prudente dans sa légèreté.

Le Père Murphy prononçant le Panégyrique d'O'Connell dans la Salle Victoria

En cette soirée mémorable du centenaire d'O'Connell, le Père Murphy a été cent fois interrompu dans le cours de son magnifique panégyrique, par des applaudissements mérités. Il a révélé l'Irlande en faisant l'histoire de son passé, de son avenir, et en rattachant habilement à ces deux extrémités du temps, la vie de son héros. Pour donner une idée poétique de son discours, nous empruntons à un article de M. Louis Veuillot, paru depuis, une appréciation de ce qu'était l'Irlande avant O'Connell :

“Avant lui l'Irlande n'était pour tout le continent qu'une expression géographique, une terre quelconque possédant un reste de nom dans les légendes et qui vivait peut-être encore par les souvenirs de ses saints, mais qui ne produisait plus que des soldats et des ouvriers pour l'Angleterre et surtout des pauvres. On ne savait rien de son histoire, rien de sa beauté morale, rien de son martyre si longtemps supporté. Elle n'avait plus son éclat propre, l'Angleterre l'absorbait. Qu'était-ce alors pour le monde qu'un pays pauvre et vaincu qui s'obstinait dans la nuit catholique ? O'Connell nous fit voir que l'Irlande produisait aussi des hommes. Il restituait la beauté du Christ irlandais. A cette puissante lumière, l'Irlande apparut tout à coup ; elle sortit de ses ténèbres, distincte, belle et sublime. Ce fut comme une création du génie de son maître orateur ; la verte Erin, la perle des mers, le fidèle témoin de Jésus mort et résuscité baigné de son sang, labouré de pluies illuminé de sourires victorieux ! Dans les coeurs catholiques, il y eut une explosion d'admiration et d'amour et les consciences connurent que cette nation tirée du cachot par un prophète n'y rentrerait pas.”

C'est la paraphrase de ce superbe alinéa, postérieur cependant à cette fête, que le Père Murphy a traduit en mouvements tumultueux et éloquents, devant la foule qui se pressait dans l'enceinte de la Salle Victoria.

Le Coucher des Enfants

Qui ne se rappelle avec émotion cette scène de notre enfance. Nous avons tous été successivement les acteurs de cette petite pièce.

C'est un moment tour à tour délicieux et terrible que celui du coucheur. Lorsque les yeux fatigués clignotent et se ferment, l'on s'en va au lit sans murmure, distribuant aux parents le baiser accoutumé ; mais aussi quand on attend la visite du vieil oncle ou de la grand'mère, ou que le petit voisin a promis de venir, on lutte contre le sommeil, les doigts frottent les paupières alourdis ; on laisse sans réponse l'appel de la maman, tandis que l'on cherche malicieusement à faire fondre la gravité paternelle sous des sourires provocants.

Quelle mère, quel père ne se sont laissés flétrir par ces mines gracieuses, et n'ont accordé à ces agaceries un quart d'heure de grâce ?

Notre gravure représente cette heure fatale. La fille ainée jouit en cette qualité de la faveur d'une veillée plus longue ; le cadet gravit à genoux les marches qui conduisent à la chambre, pendant que la femme présente à baisser à son mari le front du bébé endormi.

Dix minutes plus tard, après avoir fait faire la prière, conté l'histoire du gros loup, la mère redescend, et l'on cause paisiblement. Les enfants sont couchés !

A. ACHINTRE